

découvre Hossoum ; aux dernières lueurs du crépuscule je distingue la citadelle ruinée, les blocs épars sur le sol, les gourbis des Druses et les tentes des nomades. Un soupir de soulagement s'échappe de ma poitrine oppressée ; un vent frais me frappe au visage et m'apporte les bruits du village. J'entends des voix, des cris, des bêlements. Des chiens furieux signalent notre approche. Les femmes s'écartent du sentier que nous profanons. Enfin la nuit tombe, quand je heurte d'un pied chancelant le seuil du presbytère, au milieu d'une foule presque hostile, qui vocifère et prend des attitudes de mépris.

Le curé paraît surpris de nous voir. Il nous accueille avec cordialité. C'est un Piémontais d'origine. Il est établi là depuis seize ans. Son vicaire est un Hollandais à barbe blonde. Ils n'ont pas d'autres chrétiens que la servante et le maître d'école, tous deux Italiens. Le presbytère est neuf, tout en pierres. La chapelle est un gourbis indigne d'une chèvre. Le gouvernement ne permet pas de bâtir une église. Comme je m'étonne de la présence de deux prêtres dans une ville sans chrétiens indigènes, le curé me répond : « Hossoum est un centre. Nous avons des fidèles, épars dans tout le Djaoulan et le Hauran, sur un rayon de 60 kilomètres. Nous desservons même Djérach et Oum-Queis. Nous tenons une école. A la troisième génération, nous ferons peut-être des chrétiens. Il faut prendre les choses par le commencement. »

Hossoum ne compte pas de musulmans proprement dits, mais des Druses, des Grecs schismatiques et des Bédouins, adoreurs du soleil, qui vivent encore comme au temps d'Abraham. Ils n'ont pas de lois écrites. Le père est omnipotent dans sa famille ; le cheik, dans sa tribu. L'hospitalité est sacrée ; la femme surprise en adultère est lapidée.